

- L'édito du LIEN -

Contre la violence : espoirs, outils, analyses

ÉTRANGEMENT, IL NOUS
INTERPELLE ENCORE...

"Et sur les indications du diable,
on créa l'école.

L'enfant aime la nature : on le parqua
dans des salles closes.

L'enfant aime voir son activité servir à quelque
chose, on fit en sorte qu'elle n'eût aucun but.

Il aime bouger : on l'obligea à se tenir
immobile.

Il aime manier les objets : on le mit en contact
avec les idées.

Il aime se servir de ses mains : on ne mit
en jeu que son cerveau.

Il aime parler : on le contraignit au silence.

Il voudrait raisonner : on le fit mémoriser.

Il voudrait chercher la science :
on la lui servit toute faite.

Il voudrait s'enthousiasmer :
on inventa les punitions.

Alors les enfants apprirent ce qu'ils
n'auraient jamais appris sans cela.

Ils surent dissimuler, ils surent tricher,
ils surent mentir."

Adolphe Ferrière,
(Congrès de Calais, 1921)

Et si le diable réfléchissait, aujourd'hui ! Et s'il
s'essayait plutôt à créer une école qui s'intéresse
à l'enfant. Et si... si nous ne l'écoutions plus ?

Et si nous lui proposons, de nous accompagner
sans fatalisme ? D'ensemble découvrir de nouveaux
dispositifs ? Et si nous choisissons de nouer des fils
aux mille couleurs, de créer la cape, qui protégera
l'enfant, qui grandira avec lui et le rendra plus
heureux, sans mentir. Et si...

Claire Descloux (GREN)

Ce supplément a été coordonné par
Claire Descloux et Julie Bonin

Le LIEN communique

Les propos tenus dans les "Quatre pages du LIEN" le sont,
en accord avec le collectif *Dialogue*, sous la responsabilité du
groupe "org" du LIEN. Celle-ci est assumée par Etienne Vellas
(GREN) et Michel Neumayer (GFEN).

Ils reflètent la très grande diversité des approches de l'Éducation
nouvelle dans le monde et peuvent parfois surprendre nos lecteurs.
Au-delà des choix de pratiques et de stratégies développés, ceux-ci
ne servent qu'un but : rappeler que l'Éducation nouvelle, où qu'elle
s'invente, oeuvre à l'émancipation des personnes et des pays et
contribue aux pratiques d'entraide et de solidarité dans le champ de
la transmission des savoirs et des cultures.

La pratique de la médiation par les pairs à l'École Active (GENÈVE)

Apprendre à gérer ses conflits de façon positive,
pas une mince affaire...

Julie Bonin

Enseignante et co-directrice
de l'École Active de Genève

Gérer positivement les conflits, cela s'apprend. Dès le plus jeune âge.
C'est pour notre école un postulat : cette compétence est nécessaire à une vie
d'adulte responsable, à une vie collective basée sur des relations de paix,
qui prennent en compte l'autre dans toute sa dignité.

Pour la développer chez tous les enfants, nous mettons en place, outre une atten-
tion forte sur cette question à chaque instant, des pratiques, des dispositifs, des ou-
tils favorisant cet apprentissage, comme le conseil de classe hebdomadaire, le
dialogue philo et la médiation par les pairs. Nous présentons ici l'outil Graines de mé-
diateurs.

Faire de chacun un médiateur, une médiatrice

Avec cet outil, élaboré par l'Université de Paix de Namur, les enfants participent à
diverses activités tout au long de leur scolarité, entre 3 et 12 ans, développant un
ensemble de compétences sociales, avec pour objectif final d'être formés à être
médiateurs pour leurs pairs.

Dès le plus jeune âge, les enfants apprennent à reconnaître les émotions et à les
nommer, à ressentir quand ils les vivent et à pouvoir en parler. Toutes les situations
de la vie quotidienne peuvent être utilisées pour faire cet apprentissage.

Mettre des mots sur ce que l'on ressent en situation de conflit est un premier pas
pour désamorcer la violence physique et verbale.

Rendre inutile la violence verbale

En reconnaissant les émotions qui nous traversent et en ayant l'espace pour les
mettre en mots, nous pouvons mieux comprendre ce qui les a déclenchées. En
créant un espace de médiation où chacun peut être entendu, la violence verbale et
physique deviennent inutiles et d'autres solutions sont trouvées.

Les enfants, plus âgés, apprennent à faire la différence entre un fait et un jugement.

En comprenant qu'ils ne peuvent parler que de ce qu'ils ont vu, sans interpréter ou
faire de supposition sur tout ce qui leur est inconnu - parce qu'ils ne l'ont pas vu ou
parce que c'est dans la tête de l'autre et que seul cet autre peut leur faire part de ce
qu'il pense - les enfants prennent conscience qu'un même événement peut être
vécu très différemment par deux personnes.

En parallèle, les enfants sont sensibilisés aux différentes façons de réagir en conflit.

Fuir le conflit, accepter les solutions de l'autre et oublier ses propres besoins, im-
poser ses solutions sans tenir compte des besoins de l'autre ou encore chercher à
ce que les deux protagonistes voient leur solution aboutir, sont quatre façons diffé-
rentes de réagir en situation de conflit. La gestion positive des conflits permet de sa-
voir reconnaître ces différentes façons de réagir, base pour devenir un médiateur
plus conscient et capable de prendre de la distance avec les enfants médiés.

En étant mis en situation de médiation, avec un cadre rassurant, répartissant la pa-
role afin que chacun puisse exprimer sa version des faits, son ressenti, ses besoins
et ses demandes, les enfants prennent conscience que chacun ne vit pas les choses
de la même façon et que chaque acte peut avoir une répercussion insoupçonnée
chez l'autre. (/)

(1)

Travailler de cette façon permet de développer l'empathie, d'avoir ainsi des réactions moins violentes, verbalement ou physiquement.

Plus tard, en fin de scolarité primaire, devenus eux-mêmes médiateurs, soutenus par un adulte, les enfants développent, en s'exerçant, les compétences nécessaires à la médiation, à savoir : mise en place d'un cadre et garantie du respect de ce cadre, écoute, distribution de la parole, neutralité, guidage de la discussion, aide pour trouver des solutions sans en imposer une, en laissant le plein pouvoir aux pairs médiés.

Devenus médiateurs, ils découvrent qu'eux-mêmes ont acquis un pouvoir sur leur quotidien, leur relation aux autres, une plus grande autonomie, une responsabilité face à leurs actes.

Nous ne sommes pas des bisounours

L'adulte qui les aidait à gérer leur conflit petit à petit s'éclipse. Bien souvent le processus entier de la médiation n'est plus nécessaire car un mode de fonctionnement différent s'est installé. Non pas « mou » ou « silencieux » (un "nous sommes tous gentils" empêchant toute révolte) mais au contraire en alerte sur la souffrance sociale toujours possible. Prêts à travailler avec des mots.

J.B.

www.universitedepaix.org

Graines de médiateurs II. Accompagner les enfants dans l'apprentissage de la gestion positive des conflits. Auteur(s) : Université de Paix asbl / Co-éditeur(s) : Université de Paix de Namur.

<https://www.universitedepaix.org/products-page/agir/graines-de-mediateurs-ii-guide-pratique>

Voir aussi la vidéo « Peut-on apprendre l'empathie à l'école ? », réalisée en partie à l'Ecole Active par la RTS (<https://lepole.education/index.php/23-actualites/100-peut-on-apprendre-l-empathie-a-l-ecole> - (de 6'14 mn à 12'35))

Gros plan sur la violence masquée de l'école

Catherine LEDRAPIER (LIEN-GFEN)

Dès le début, l'Éducation Nouvelle s'est opposée à l'école républicaine sur des points fondamentaux. L'Éducation Nouvelle malgré sa grande diversité voulait cependant dans ses écoles nouvelles la liberté pour l'enfant, liberté de mouvement et liberté de penser. Elle voulait une éducation harmonieuse, naturelle, elle voulait une école heureuse où les enfants puissent vivre leur enfance en toute insouciance.

L'École républicaine a sauvé les enfants du travail et des coups, de l'exploitation et de la violence physique, et a libéré progressivement leur intellect, mais elle leur impose une violence psychique. En effet, il y a à l'école une violence ordinaire et quotidienne, intrinsèque parce que dépendant du système et non des individus, une violence institutionnalisée. Cette violence inouïe est cependant bien discrète : elle passe facilement inaperçue parce que nous l'acceptons comme "allant de soi" que l'on soit élève, parent ou enseignant.

À l'école, au quotidien, c'est l'obsession de la valeur. Ouvertement ou insidieusement, on évalue ou on est évalué. Éloge ou dénigrement, l'enfance est sous le couperet de l'évaluation. L'enfance est rongée par cette obsession des adultes de savoir "ce que l'élève vaut", intiment. Les justifications et prétextes

fallacieux ne manquent pas, on déclare que c'est le travail effectué qui est évalué et non l'élève, ou encore que l'on peut évaluer sans noter, mais toujours on évalue, c'est l'inquisition

permanente sur la qualité des connaissances, leur degré d'acquisition, de perfection, de perfectibilité, et derrière un "peut mieux faire" incessant c'est bien l'élève qui est jugé !

Et l'élève ne s'y trompe pas, même si on lui rabâche le contraire. C'est bien l'être qui est jugé. À l'école chaque élève est jugé en permanence. Le plus monstrueux c'est que l'élève ne s'insurge même plus. On a obtenu le consentement de la victime, l'assentiment de l'opprimé. L'élève a intégré que "c'est pour son bien", puisque c'est pour son avenir et que l'évaluation est la racine de la sélection sociale - et de l'exclusion. Le jugement de l'École migre ainsi jusque dans la famille. Les parents deviennent complices de l'école, ce n'est plus l'amour qui est le plus fort, c'est le Savoir. L'école entraîne avec elle les parents dans une complicité de maltraitance.

Abandon de l'enfant à la tyrannie du Savoir.

Non seulement l'enfant est jugé mais il est coupable. Coupable de ne pas y arriver, de ne pas assez y arriver. Car ce n'est jamais assez. Au Savoir il faut toujours plus. La réussite est un puits sans fond mais il y a quand même obligation de réussite. Et l'espoir des parents est sans limite. Ses parents, ses enseignants, l'École, l'État : tout est fait

pour qu'il y arrive ! Qu'il se sente donc coupable celui qui ne réussit pas ! Avec la fameuse égalité des chances, et surtout le culte de la méritocratie, la faute originelle n'est plus reportée sur la société, sur l'origine, la naissance, mais bien sur celui qui n'a pas su tirer parti de la chance qu'on lui a pourtant offerte

Exclusion progressive du groupe des gagnants, jusqu'à l'exclusion sociale ! Par sa propre faute.

La violence est intime.

Et on parle de savoirs émancipateurs ? Pour que Le Savoir soit émancipateur, il faut qu'il affranchisse de toute dépendance, de toute croyance, de tout préjugé. Mais marquée par le sceau de la culpabilité intime, l'école est bien loin d'être une école libératrice et ses savoirs émancipateurs. Le savoir ne peut être émancipateur que si on ne l'emmailote pas systématiquement d'une évaluation.

Sous le joug de l'évaluation permanente il n'y a pas la liberté mais l'obligation de réussite. Sous la culpabilité inculquée il n'y a pas l'insouciance et le bonheur mais la souffrance.

L'Éducation Nouvelle veut un savoir émancipateur : laissons les élèves vivre leur enfance et adolescence sans le couperet du jugement permanent. Laissons les tranquilles.

Pas d'évaluation. «Bon» ou «Mauvais», un jugement est toujours maléfisant.

C.L.

Tunisie 2019

"Mon cœur a tant de peine..."

*Autour de la question des violences en lien avec l'école en Tunisie nous avons échangé avec **Mounira Khouadja** du groupe **Initiatives tunisiennes pour l'Éducation nouvelle**.*

Inégalité de traitement, effets de la pauvreté.

Deux aspects en Tunisie jouent un rôle important sur ce terrain. La violence vécue par les enfants pauvres et les émotions qu'elle suscite : "Il y a deux poids, deux mesures" expriment les enfants. S'ajoute la violence liée à la communication. Reste un troisième aspect : les fortes différences entre villes et campagnes.

En ville, beaucoup d'enfants se plaignent de ne pas tous être considérés de la même manière : l'enseignant.e s'adresse aux enfants dont il/elle connaît déjà des parents, les autres enfants sont relégués, voire oubliés.

Parallèlement les effets de la pauvreté : la question des aides en fournitures scolaires au moment de la rentrée scolaire mais aussi de fêtes religieuses rend les enfants tristes. Ils auraient aimé que ce soit plus discret : "Si ma famille avait des moyens, j'aurais refusé ces aides !" (...) "Cela a été un cauchemar pour moi lorsque la maîtresse a demandé aux familles qui avaient des moyens de s'occuper d'autres enfants qui n'en avaient pas (...) "toute l'année scolaire j'ai subi la honte, sans parler des caprices, des moqueries de mon camarade qui m'a ramené des choses et je dois me taire !"

"Mon cœur a tant de peine" Pourquoi ce soupir en toi ?

Je n'avais jamais imaginé pareilles choses dans mon pays.

* Sur le terrain de la communication, il y a ces enfants à qui on ne laisse pas assez de temps pour s'expliquer. La maîtresse donne la parole à "son chouchou". "Il répond à ma place et peut dire ce qu'il veut et la maîtresse approuve", me dit-on.

* Petites vexations : "Tu ne fais que des erreurs... va effacer le tableau, tu ne sais rien faire d'autre !" Les enfants sont très sensibles aux expressions que l'enseignante utilise à leur propos.

Effets à long terme

Et puis je voudrais évoquer un adolescent que j'ai rencontré par hasard dans ma rue. Il était adossé au mur du collège et quand je suis passée, il m'a lancé de gros mots. Il est connu dans le quartier pour petits larcins. D'autres jeunes étaient à côté de lui. Je me suis approchée de lui et je lui ai demandé pourquoi il me parle ainsi. Je lui ai parlé très correctement, respectueusement. "Personne ne m'a jamais parlé comme vous, madame" m'a-t-il confié, "parce que si on m'avait parlé de cette manière je n'aurais jamais été ce que je suis devenu. Ce n'est pas parce que je suis mauvais, ce sont les conséquences de ce j'ai vécu au lycée où tout le monde me traitait de voyou, de voleur. À chaque fois qu'il se passait quelque chose en classe, c'est toujours moi qu'on accusait". Il était bien à l'école dans son enfance mais avait grandi avec des parents qui se disputaient très souvent. Il a déserté l'école, a grandi presque seul, puni puis exclu. Il a fini par zoner dans la rue.

Filles et garçons en zone rurale

Ce qui aggrave la situation de tant d'enfants, c'est la pauvreté : en particulier les filles qui, arrivées à l'école, ont la peur au ventre ; peur que, par manque de moyens, les parents, les retirent de l'école au profit de leurs frères. Les garçons sont "prioritaires" en quelque sorte, et ne serait-ce que les fournitures, cela coûte si cher.

L'aberration des cours particuliers

Aujourd'hui les cours particuliers deviennent presque obligatoires ! En réalité, ils n'ont jamais cessé, surtout dans les banlieues. Les parents ont peur que leur enfant soit "l'otage" de l'enseignant et ils font tout pour payer ces cours. Ces enseignants qui donnent des leçons particulières à leurs propres élèves le font en dehors de l'école, même parfois dans des garages ! Il y a eu mille et un décrets pour l'interdire mais le fléau se développe. Il y a plus banalement des attitudes qui excluent : au moment des excursions par ex., auxquelles ne participent que les enfants issus de milieux aisés. Croyant bien faire, on humilie d'emblée une partie des classes.

Comment sortir de cette situation ?

On ne peut agir que sur la formation des enseignants ! Prendre du recul par rapport à ce qui se passe en classe : la pédagogie, mais aussi le plan comportemental ordinaire, tellement négligé !

M.K. (ITpEN)

Vivre ensemble sans violence : est-ce envisageable ?

Claire Descloux (GREN)

Enseignante en division moyenne au sein du département de l'instruction publique du canton de Genève. Membre du comité de l'association ProPhilo qui promeut les dialogues philosophiques en communauté de recherche pour enfants et adultes.

Placer les élèves à l'écart de la vie des gens pour mieux les préparer à y retourner plus tard. Est-ce un paradoxe auquel on peut adhérer ? Est-ce une utopie que de prendre un cheminement qui tend à placer les élèves dans une dynamique de rencontres, de créativité et d'interrogations en tant que citoyens ?

Dans un village genevois de 800 habitants, une école telle que la nôtre s'y engage. Elle regroupe 70 élèves de 4 à 13 ans qui vivent des réalités multiples avec 4 enseignantes qui les accompagnent. Ce petit monde se plie aux obligations scolaires. Mais lucides des paradoxes de la vie scolaire, les enseignantes sont décidées à faire de l'école un lieu qui n'éduque pas à la violence.

Je conçois mon rôle d'enseignante, faisant partie intégrante de cette micro société, comme une possibilité de chercher des outils, afin de ne pas occulter la violence, mais de l'interroger.

Le dialogue à visée philosophique et la pédagogie de projet : un sacré « tricotage »

Le dialogue à visée philosophique et la pédagogie de projet, auxquels s'ajoute mon sens créatif inhérent à la profession, sont les matières aux mille fils de couleurs que je « tricote » afin de créer une telle dynamique en classe, à laquelle je crois ; une véritable interaction entre la théorie, la réflexion et la pratique, qui me semble faire partie du même « bain de couleurs »

Le projet (merci Michel Huber!) est une production tangible, qui a un impact sur le réel et une utilité sociale.

La dynamique de pédagogie de projet a une place prépondérante dans la classe. Les élèves ont la responsabilité du thème et du projet qui en découle ; ils recherchent dès le début d'année quels sont les outils dont ils vont avoir besoin afin de progresser vers le produit final. Cela implique un travail de groupe, des négociations, une recherche et surtout un besoin d'apprentissages dans toutes les disciplines scolaires. La question du sens à donner aux apprentissages est le cœur qui ne doit cesser de battre, pour que le projet vive vraiment pour chacun.

La création, la mise en place puis la gestion assurée par les élèves d'une ludothèque dans le village est un des exemples concrets qui perdure.

Le dialogue philosophique est un moyen de lutter « contre la manipulation de tous ordres » et d'amener les enfants à « prendre en mains leur propre destin » (UNESCO 1999). Matthew Lipman postule que les enfants sont naturellement philosophes, car les questions leur viennent facilement à l'esprit, et l'étonnement, l'émerveillement, voir la stupéfaction qu'ils portent sur le monde et sur eux-mêmes sont caractéristiques de la philosophie.

Chaque semaine, un espace particulier, au propre comme au figuré, est mis en place à l'école. Un support (film, dessin, texte) est proposé aux élèves ; ceux-ci choisissent une question qui interroge le groupe à son propos. L'enseignant devient co-chercheur qui veille au bon déroulement de la recherche.

“Une grande traversée à la voile d'une année scolaire”

Nous venons de lire un texte dont cette phrase est extraite. Le dialogue est enclenché :

Un enfant : Ça c'est une métaphore !

Un deuxième : Attention on est notre propre moteur.

Un enfant : Ça c'est une métaphore !

Un autre : On avait vu l'année passée... je me rappelle d'un texte...avec la mouette

Moi : Qu'est-ce que c'est une métaphore ?

Un enfant : C'est quand on parle de quelque chose avec une image... Par exemple, quand on dit dans la classe qu'on "construit la maison" de nos apprentissages. La maîtresse nous donne des outils et nous on construit tous ensemble avec toi.

Un enfant : Ah oui... et tous on a des capacités, on peut aider à construire notre maison tous ensemble on s'entraide.

Je reprends une autre question posée par le groupe suite à une lecture faite en classe en début d'année : "Pourquoi des matelots qui tombent à l'eau sont plus un problème plutôt que des questions techniques ?

Moi : Problèmes techniques ???

Eux : Ça peut être un manque d'entraide (...) l'incompréhension d'un devoir ou (...) un manque de matériel (...) un élève qui dérange (...) pas de participation (...)

Ainsi nous déplaçons nos métaphores.

Je relève le questionnement du groupe, ils proposent des hypothèses qui sont à vérifier, au moyen d'exemples et de contre-exemples. Je pousse les élèves à dépasser la simple opinion, à relever les présupposés ainsi que les sophismes.

Notre ludothèque est née lors d'une de ces grandes traversées d'un an. Les réflexions menées en communauté de recherche enrichissent la pensée critique et créative. Chacun peut trouver sa place sur notre grand bateau et lever les voiles.

Vivre ensemble sans violence, est-ce envisageable ?

Je crois en ce « tricotage » fait de ces deux « pelotes » constituées de mille matières et couleurs infinies, que sont pour moi les dialogues philosophiques et la pédagogie de projet. C'est un habit, parfois bizarre, qui se fabrique là, toujours en construction et mis en questionnements ; mais vraiment il m'apparaît, pour ma part, que la trame de cet habit particulier dont je souhaite envelopper les élèves est tout à fait envisageable...

Je ne pourrai occire la violence, je ne peux me déclarer pompier et éteindre les feux qui surgissent. Par contre, ce bout d'ouvrage qui nous amène à créer cette pièce de fils entremêlés me laisse espérer que parfois nous pourrions « user les chagrins » et continuer à cheminer vers une violence inenvisageable ou tout au moins interrogée.

C.D.